

Déclassement, marginalité et résistance au stigmatisme en milieu rural breton

Serge Paugam

Volume 10, Number 2, 1986

Les dynamiques à la marge

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/006347ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/006347ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (print)

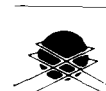
1703-7921 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Paugam, S. (1986). Déclassement, marginalité et résistance au stigmatisme en milieu rural breton. *Anthropologie et Sociétés*, 10(2), 23–36.
<https://doi.org/10.7202/006347ar>

DÉCLASSEMENT, MARGINALITÉ ET RÉSISTANCE AU STIGMATE EN MILIEU RURAL BRETON *



Serge Paugam

La transformation de l'environnement technique et la rapidité des mutations économiques et sociales constituent des obstacles à l'intégration de tous les membres d'une collectivité. Le progrès technique et la perte progressive des repères traditionnels créent des victimes parmi les couches inférieures de la société. Le terme de marginalisation, dans l'acception courante, renvoie au problème du décrochage d'une population défavorisée qui s'intègre mal aux structures globales de la société moderne.

Ce thème de recherche n'est pas nouveau dans les sciences humaines. Au cours de la période de croissance et de modernisation intensive des économies occidentales à partir de 1945, de nombreux travaux ont porté sur l'émergence de nouvelles normes urbaines et industrielles liées à l'exode rural massif. Inspirés par les recherches des sociologues de l'École de Chicago dans les années vingt et trente, certains chercheurs ont étudié avec précision et de façon originale la sociabilité, les dynamiques identitaires, les trajectoires sociales en milieu urbain et, presque naturellement, l'intégration difficile du sous-prolétariat aux normes de la société globale a attiré leur attention. L'idée de la désagrégation de la culture sociale comme conséquence des mutations trop rapides et de la disparition progressive de certaines normes traditionnelles pour les populations migrantes, a constitué un thème fort dans ces travaux et il est compréhensible que la ville ait été le lieu privilégié pour l'observation et l'analyse.

Au cours de cette période, force est de constater la pauvreté des études sur la marginalisation en milieu rural. Faut-il en conclure que ce phénomène n'existe pas ou qu'il est dérisoire ? Nous pourrions penser en effet que les normes dans le monde rural sont plus stables, moins diversifiées et, par conséquent, plus évidentes que celles du milieu urbain; que le contrôle social est plus intense dans les sociétés rurales; que l'interconnaissance qui y règne généralement favorise la solidarité et les échanges entre les membres, etc. Ces arguments recouvrent incontestablement une partie de la réalité mais ils ne sont pas suffisants pour exclure définitivement le problème posé.

Le milieu rural s'est lui aussi transformé. Les campagnes sont désormais partiellement urbanisées et se nourrissent de plus en plus de la ville. Le rapport à la société globale

* Cet article a été présenté pour la première fois au Colloque national de l'Association des Ruralistes Français qui s'est tenu à Toulouse en novembre 1984. Des observations complémentaires réalisées depuis cette date ont été intégrées dans la présente version.

a changé et les échanges se sont multipliés. La modernisation de l'agriculture en Bretagne, à partir des années cinquante, a contribué à accroître la différenciation sociale, notamment par le renforcement d'une couche sociale particulière, les paysans modernistes. Ce processus de croissance et d'accumulation a créé, inévitablement, des laissés-pour-compte et conduit au déclassement de certaines catégories sociales. Par exemple, la population étudiée ici, les anciens domestiques de ferme de la région de Saint-Brieuc¹, qui vivent aujourd'hui, après avoir perdu une partie de leur statut social, dans des conditions matérielles à la limite de l'exclusion sociale². Ils combinent plusieurs activités marginales pour survivre et entretenir des relations interpersonnelles dans leur environnement. En tentant de mobiliser des défenses, ils adoptent ou conservent, par nécessité, des comportements difficilement acceptés dans un environnement tourné vers le progrès et la modernisation.

Discrédités par les échecs qui ont jalonné leur existence, ils éprouvent aussi un sentiment d'infériorité sociale. Les services sociaux qui se penchent sur leur cas relèvent les handicaps de leur mode de vie (incapacité de travailler régulièrement, de gérer sagement un budget, d'élever correctement des enfants, etc.) sans mesurer toujours les conséquences sociales de telles classifications, le plus souvent arbitraires et empruntées à l'ordre moral, c'est-à-dire à l'ordre social majoritaire. Stigmatisés dans leur entourage et confrontés à cette « différence honteuse » dont parle Erving Goffman³, ces individus « en marge » doivent endurer quotidiennement l'épreuve de la réprobation sociale.

Pour interpréter ici le processus de marginalisation, il faut tenir compte des données objectives à partir des facteurs historiques et économiques qui lui donnent un sens. En fondant notre réflexion sur l'expérience vécue des familles et individus, nous essaierons aussi de montrer comment, se sachant discrédités, ils parviennent à résister au stigmate et à *conjuré l'exclusion*⁴ dont ils font l'objet. Soucieux d'écarter les approximations et les interprétations hâtives, nous accorderons ici une grande importance à l'analyse qualitative des modes de vie, des comportements et à la description des espaces et des structures de sociabilité⁵. « Le point de vue culturaliste est en effet heuristiquement fécond lorsqu'il prolonge l'analyse de la condition sociale objective et lui donne son véritable sens — autrement dit, lorsque, portant sur des populations qui partagent la même condition sociale objective et disposent de chances (au sens de Max Weber) comparables, il révèle la cohérence symbolique de leurs pratiques »⁶.

1 Saint-Brieuc, ville moyenne, sur la Manche, est le chef-lieu des Côtes-du-Nord, département breton le plus agricole.

2 Cette population est constituée par des personnes très affaiblies de 40 à 60 ans. Certaines perçoivent des allocations (exemple : l'allocation adulte handicapé). Le plus souvent, l'alcool ravage ce groupe social.

3 Erving Goffman, *Stigmate. Les usages sociaux des handicaps*, 1ère éd. 1963, Paris, Minuit, 1975, 180 p., (trad.).

4 Cette expression a été employée par Louis Gruel dans un article récent : « Conjuré l'exclusion : rhétorique et identité revendiquée dans des habitats socialement disqualifiés », *Revue française de Sociologie*, XXVI, 1985, 3: 431-453.

5 L'analyse que nous proposons ici se fonde sur le contact prolongé, avec observation et entretiens, de quelques familles et individus isolés. L'étude de terrain a commencé en 1983. En ce qui concerne la famille D., qui occupe une place essentielle dans notre recherche, les entretiens ont été facilités par les relations amicales entretenues depuis plusieurs années avec elle. Il se trouve aussi que le chef de famille est un conteur-né : sans qu'on lui pose de questions, il explique sa trajectoire sociale en essayant de conjurer l'exclusion relative dont il est victime. Ces études de cas ont été réalisées dans deux communes situées à 5 km de Saint-Brieuc pour l'une, à 10 km pour l'autre.

6 Dominique Schnapper, « Modernité et acculturations : à propos des travailleurs émigrés », *Communications*, 43, mars 1986: 144.

☐ Le déclassement par l'apparition de nouvelles normes et structures sociales

Les données biologiques, les conditions de l'apprentissage social et enfin, l'histoire personnelle de chaque individu sont souvent considérées comme les facteurs déterminants dans la construction de la personnalité. Les trois éléments se combinent pour former le capital culturel qui s'enracine dans les structures mentales de l'individu.

La connaissance des origines géographiques et sociales de la population étudiée est donc une condition essentielle pour saisir dans toute sa complexité le processus de marginalisation. Dans un premier temps, nous avons recueilli des histoires de vie. Cette méthode originale, qui ne caractérise pas à elle seule notre démarche analytique, permet dans une certaine mesure d'atteindre les formes de pensée et les structures de comportements incorporées à l'expérience vécue.

D'après les récits que nous avons recueillis, il convient de préciser que ces individus sont issus pour la plupart de l'Assistance publique. Jusque dans le milieu des années soixante, la majeure partie des pupilles de l'État était systématiquement en placement familial dans les exploitations agricoles. D'autres institutions caritatives, comme l'Œuvre des Orphelins Apprentis d'Auteuil, procédaient de même. Il s'agissait de favoriser le retour à la terre d'enfants abandonnés souvent issus de banlieues urbaines.

Je suis né en 1940 à Paris. Pendant la guerre, ma mère ne pouvait pas s'occuper de moi car la vie était dure et il fallait se nourrir. Mon père, je ne l'ai jamais connu. J'étais souvent tout seul dans les rues de Paris. Une assistante sociale est passée par là et m'a placé chez les Orphelins Apprentis d'Auteuil. J'y suis resté de 6 à 15 ans. Je m'y plaisais bien. J'ai appris à lire et à écrire (...). À l'âge de 15 ans, ils m'ont placé dans les fermes. J'ai fait un an dans la Meuse et un an dans la Marne. Ensuite, je suis arrivé à Pordic (...).

(Monsieur G., 44 ans, célibataire, sans profession)

Toute une idéologie de l'épanouissement et de l'éducation à la campagne justifiait ces placements dans les fermes⁷. Cependant, ils n'étaient pas toujours favorables au développement des adolescents. Il y a heureusement des exceptions, mais il faut reconnaître que les exploitants agricoles profitaient souvent de cette main-d'œuvre pour faire effectuer les travaux les plus difficiles et les plus ingrats.

Ces jeunes commis, issus de l'Assistance Publique, avaient manqué d'affection. Il s'agissait souvent de gars aigris. Ils se faisaient souvent battre par leurs patrons et subissaient de profondes vexations. Parfois, on leur donnait à manger les pommes de terre des cochons et ils dormaient avec les bêtes.

(H., 59 ans, marié, deux enfants, exploitant agricole)

Afin de ne pas subir continuellement ces mauvais traitements, certains domestiques choisissaient de parcourir la campagne en quête de travaux saisonniers. Ce nomadisme était subordonné à la connaissance précise des ressources du milieu rural. Il traduit une volonté profonde d'autonomie.

⁷ Cette idéologie est relativement ancienne. Au XIXe siècle, on considère que l'éducation en milieu agricole est plus saine et plus morale que l'éducation en milieu industriel pour les enfants abandonnés. Voir, par exemple, Cte A. de Tourdonnet, *Essais sur l'éducation des enfants pauvres. De l'éducation des enfants assistés par la charité publique*, Paris, P. Brunet, 1861, 577 p.

Après, à 16 ans, je suis parti tout seul à mon compte. J'ai fait le tour de France pendant quatre ans. J'allais d'une ferme à l'autre, trois mois dans l'une, quatre mois dans l'autre. Je me débrouillais tout seul comme ça. Je me disais : « Je vais aller voir l'horizon là-bas ». Vous voyez l'horizon, vous voulez toujours aller de l'autre côté, aller plus loin... C'est comme un oiseau dans une cage. Vous n'enfermez pas un oiseau sauvage dans une cage, parce qu'il veut sa liberté. Il n'y a rien à faire ! Et moi, c'était pareil (...).

(Monsieur D., 54 ans, marié, trois enfants, sans profession, invalide)

Ce nomadisme était parfois perçu de façon négative par les exploitants agricoles qui voyaient dans cette instabilité professionnelle et géographique des signes d'incompétence, de paresse ou encore de mauvais caractère. On utilisait, dans le Pays de Saint-Brieuc, l'expression de « traïnards » pour qualifier ces individus itinérants.

L'héritage culturel de ce groupe social est marqué par l'instabilité et la pauvreté des conditions d'existence. Cependant, dans une société peu modernisée, organisée à l'échelle du village et caractérisée par une certaine homogénéité culturelle, ces individus pouvaient bénéficier d'une insertion sociale et professionnelle dans le groupe domestique élargi qui assure encore le rôle de régulateur de la vie sociale. Ils pouvaient même à l'occasion faire valoir certains savoirs traditionnels acquis par l'expérience et obtenir ainsi la reconnaissance du patron et parfois du village.

L'apparition de nouvelles normes et structures sociales, en partie liées à la modernisation des exploitations agricoles, va conduire au déclassement de ce groupe social qui subit alors le poids d'une évolution sociale dont il ne peut contrôler les mécanismes. Déjà marqués par leur origine sociale, ces travailleurs se trouvent progressivement déshérités par inadaptation de leur qualification et de leur culture pratique du travail de la terre⁸.

Dans les années cinquante, l'exode rural entraîne nombre de travailleurs de l'agriculture (exploitants, domestiques, journaliers...). Le processus de dépaysement sera marqué pour beaucoup d'entre eux, et plus particulièrement pour les plus démunis, par des ruptures mentales difficiles, un apprentissage laborieux des normes ouvrières. L'absence quasi totale de projet d'ascension sociale associée à la perte progressive des repères traditionnels aboutissent pour Monsieur D. et son épouse à de graves échecs : inadaptation au travail industriel et aux normes de la vie urbaine, alcoolisme, « laisser-aller ». Ces comportements déviants, peu appréciés par le voisinage, seront sanctionnés par l'Administration : expulsion d'un logement H.L.M., saisie des meubles, retrait temporaire des enfants. La porte vers la marginalité sociale est alors grande ouverte. « Terre d'exil », le milieu rural offrira à ce couple privé de tous biens la garantie d'une certaine tranquillité et l'occasion d'un retour aux sources dans des conditions très précaires.

D'autres résisteront avec ténacité à l'acquisition du modèle ouvrier classique. Malgré la diminution des emplois permanents dans les exploitations agricoles, ils s'obstineront à rechercher un équilibre domestique dans le milieu rural. Monsieur G., par exemple, mettra en œuvre ses capacités inventives pour se singulariser et conserver un mode de vie original. Mais cette résistance morale aux normes modernes accentuera le processus de dévalorisation.

⁸ Patrick Pharo a consacré un article au thème du déclassement des salariés agricoles. Voir « Structures sociales et « mise en place ». Le cas des salariés agricoles », *Revue française de Sociologie*, XXIII, 1982, 4: 639-665.

Du même ordre, la situation de Monsieur et Madame C. qui vivent depuis 1960 dans une baraque en bois à proximité de la mer. Ni eau courante, ni électricité et seulement trois pièces pour élever une famille nombreuse composée de huit enfants dont la plupart seront retirés et placés dans des familles d'accueil. Ancien ouvrier du bâtiment, algérien d'origine, le mari a toujours refusé de se soumettre aux normes et aux exigences du confort moderne. Victime lui aussi d'un réel déclassement professionnel, il essaye aujourd'hui, avec son épouse, de conserver une certaine autonomie dans la commune en vivant de quelques menus travaux agricoles et surtout de la pêche⁹. Ne rien devoir à personne, fût-ce un loyer, telle est encore aujourd'hui l'attitude de ces gens dont les modes de pensée et de comportement, issus d'un héritage solidement ancré dans les structures mentales, ne sont ni préparés, ni adaptés aux mutations économiques et sociales.

La phase ultime du déclassement est la stigmatisation, car, aux yeux d'autrui, l'individu « en marge » devient très vite un incapable, un fainéant¹⁰. Cet attribut, véhiculé par l'opinion, entraîne un discrédit très fort qui ne lui laisse pratiquement aucune perspective de progrès. L'alcoolisme est sans doute au centre de ce processus. Ce cercle infernal ravage, en priorité, les plus faibles, les plus diminués. Le traditionnel verre de vin rouge emporte ces individus vers la chute fatale. L'état de santé, déjà déplorable de Monsieur D., est encore aggravé par les effets de l'alcool. Souvent malade, il doit s'aliter dans la journée, mais refuse de voir le médecin. Traumatisé par l'idée d'une hospitalisation et tout à fait conscient de sa situation, il veut sauvegarder son autonomie. Mais rien ne peut infléchir cette consommation abusive qui commence au café et se poursuit tout au long de la journée. Elle est à la fois la cause et la conséquence de la résignation qui accentue la marginalité sociale.

Mais, à lui seul, l'alcoolisme ne suffit pas à caractériser le stigmate. Il faut prendre en compte, également, l'insouciance envers certaines normes d'hygiène. Nous avons remarqué que ces individus, dont quelques-uns se sont reconvertis dans la récupération de métaux, portent sur eux la souillure et les odeurs du dépotoir. Cette saleté, qui s'incruste dans les vêtements et leur colle à la peau, provoque la répugnance des villageois. Dans « Le miasme et la jonquille », Alain Corbin étudie les représentations sociales des odeurs au XVIIIe et XIXe siècles. Il montre que la puanteur du pauvre devient insupportable lorsque l'analyse olfactive se raffine. La volonté bourgeoise de désodorisation induit une stratégie hygiéniste qui met l'accent sur les risques d'infection. « Le chiffonnier concentre les odeurs de la misère et s'en imprègne; sa puanteur acquiert valeur de symbole »¹¹. Aujourd'hui, les marginaux du Pays de Saint-Brieuc, ferrailleurs, récupérateurs sont aussi des « travailleurs de l'ordure », négligés et identifiés aux « boueux ». Ils s'écartent, par leurs comportements, leurs habitudes, des normes « bourgeoises » et en particulier de la propreté des corps dont la société rurale hérite progressivement.

Cette stigmatisation repose également sur la moquerie qui afflige directement l'individu. De manière brutale, la dérision s'abat sur la famille D. Les enfants nous confient leurs impressions par rapport à cette dévalorisation culturelle :

⁹ Cette autonomie reste cependant relative car, pour survivre, ce couple est obligé de se tourner vers les services de la Mairie qui lui offre des bons d'alimentation.

¹⁰ Accompagnant récemment Monsieur C. convoqué au Tribunal de Saint-Brieuc pour un conflit de voisinage, nous avons pu noter les termes de l'accusation portée contre lui : « Il est querelleur, oisif, n'a pas de travail et vit de bons d'alimentation ».

¹¹ Alain Corbin, *Le miasme et la jonquille. L'odorat et l'imaginaire social. XVIIIe - XIXe siècles*, Paris, Aubier Montaigne, 1982, 338 p.

Mes parents, ils sont vachement reluqués. Quand on va au café, les gens nous regardent d'en haut jusqu'en bas. Avec les allures qu'ils ont, mes parents, ils sont vachement repérés (...). Au café, ma mère quand elle voit que mon père a bu, tout ça, ben, elle se met à danser comme une folle, sur l'air d'une musique entraînante. Alors, quand il y a des gens, on a la honte, hein (...). Le bonhomme qui sert, puis tous les gens commencent à claquer des mains. Ils l'entraînent, c'est pas marrant, hein !

(Fille, 16 ans, élève, préparation d'un C.A.P., Saint-Brieuc)

Ça nous plaît pas beaucoup ! Une fois, j'ai pris ma mère par la main et je lui ai dit : « Viens, parce que tu vas avoir la honte après ! » Parce que les gens, ils vont raconter plein de conneries sur leur compte, hein !

(Fille, 13 ans, élève, section de rattrapage, Saint-Brieuc)

L'issue logique à cette situation, très humiliante, est d'accepter l'exclusion sociale et de vivre dans un monde défavorisé, en dehors des contraintes imposées par la société globale. Mais ces individus, diminués physiquement et psychologiquement, résistent malgré tout à cette déchéance morale en mobilisant des défenses pour résister à la stigmatisation. Ils reconstruisent un cadre culturel tolérable dans un espace contrôlé par l'expérience des échanges et des activités quotidiennes et parfois grâce aux ressources de l'imaginaire. Par l'espace vécu qui contient potentiellement leur histoire faite de conflits, d'échecs mais aussi de fêtes et de moments heureux, ils accèdent à une forme d'identité positive et parviennent, au moins partiellement et symboliquement, à renverser le sens de leur marginalité.

☐ L'espace-temps de la marginalité

Dans « La poétique de l'espace », Gaston Bachelard décrit avec une extrême précision les images affectives qui s'enracinent dans des espaces habités et rendent fécondes les rêveries de l'homme. « Physiquement, l'être qui reçoit le sentiment du refuge se resserre sur soi-même, se retire, se blottit, se cache, se musse »¹². Chacun de nous a fait cette expérience du bien-être, car la maison est avant tout un espace intime qui permet à l'homme de rêver en paix.

Dans leur univers familial, les marginaux éprouvent également ce sentiment de sécurité. Cependant, leur position sociale très précaire nécessite la construction d'un *territoire défensif*. Celui-ci peut prendre plusieurs formes. Nous avons été surpris par les nombreux signes d'insouciance et d'inconfort qui caractérisent les alentours de la demeure « squattée » par la famille D. Des matériaux usagés, des pièces de ferraille, des ustensiles divers récupérés au dépotoir jonchent le sol dans un désordre total. Des voitures accidentées placées çà et là accentuent encore le spectacle peu ordinaire. En hiver, la boue envahit rapidement le chemin d'entrée et rend l'accès au domicile difficile. Témoin d'une activité intense de récupération, cet espace anarchique a pour fonction de marquer, telle une barrière, l'opposition du dehors et du dedans. L'angoisse du danger permanent et le besoin de se défendre sont exprimés dans les propos de Monsieur D. : « Si j'arrangeais tout ça, propre devant chez moi, on viendrait me le reprendre ! »

¹² Gaston Bachelard, *La poétique de l'espace*, 1ère édition 1957, Paris, P.U.F., (coll. Quadrige), 1983, 220 p.

Ce territoire négatif est donc un moyen d'entretenir consciemment une certaine marginalité et, à long terme, de préserver de l'intérieur une réelle intimité de vie.

La cabane de Monsieur G. répond aux mêmes exigences. Tel un nid dissimulé dans les branchages feuillus d'un arbre, elle se dresse en bordure d'un chemin de campagne peu pratiqué, au cœur d'une végétation abondante. Construite en bois, recouverte d'une bâche en plastique, cette habitation comporte évidemment des signes de précarité. Cependant, sa localisation dégage ici aussi le sentiment de sécurité. Aucune barrière n'a été dressée et l'espace en lui-même est agrémenté par de nombreux parterres et des arbustes variés. Isolé dans la commune, cet endroit protégé illustre les résistances symboliques pour conserver une certaine liberté.

Malgré le poids des contraintes écologiques et matérielles, l'aménagement intérieur de ces habitations révèle également une *intimité de vie* inscrite dans des pratiques originales et une multiplicité de symboles. La vie quotidienne au sein de la famille D. est déterminée par l'exiguïté de la pièce principale dans laquelle les parents et les trois enfants dorment, mangent, travaillent, regardent la télévision. Cet espace restreint est souvent en désordre. Les vêtements sont fréquemment entassés dans des caisses en carton ou des valises. Des objets récupérés au dépotoir sont parfois abandonnés çà et là. De plus, les chiens et les chats salissent les bancs, les chaises, les lits... Mises à part certaines réactions des enfants, cet inconfort généralisé ne semble pas perturber l'équilibre familial. Au contraire, cette pièce est avant tout un espace de liberté, consciemment apprivoisé. L'insouciance envers certaines normes d'hygiène et de confort moderne, a pour contrepartie l'intériorisation d'une autonomie d'action, libérée de l'urgence et de la précipitation. Cette attitude relativement désinvolte à l'égard des contraintes matérielles ne signifie pas pour autant l'absence de normes dans l'espace. Le couple C., par exemple, a une conception très pragmatique du rangement et de l'organisation intérieure du foyer. Dans la pièce principale, il n'existe pas de séparation nette entre le domaine de l'établi et le lieu de préparation des repas, mais chaque objet, outil ou ustensile de cuisine, est placé à un endroit déterminé, immédiatement accessible. Dans un premier temps, la disposition intérieure donne une impression de désordre, mais lorsque les éléments du décor sont analysés en fonction des pratiques quotidiennes, ils prennent un sens et constituent en quelque sorte le rapport intime de l'homme avec son espace vécu. La découpe du bois se fait au milieu de cette pièce, à proximité du fourneau, et la hache, les coins et la masse jonchent le sol près des rondins et des branchages. De même, les ustensiles de cuisine accrochés de façon anarchique aux parois de la demeure, près de la cuisinière, répondent au même souci d'efficacité dans le travail.

Le « faire soi-même » avec les moyens dont on dispose, fussent-ils limités, correspond aussi à une conception de l'existence. Du matériel de pêche conçu et façonné avec ingéniosité au sac à provisions rafistolé avec du gros fil, jusqu'au pantalon solidement rapiécé, rien ne se perd car il est toujours possible de transformer des matériaux usagés. Libérés ou presque du souci du « qu'en-dira-t-on », ces individus vivent à leur propre rythme en revendiquant parfois de façon provocante une autre façon de vivre.

Au-delà des nécessités de la reproduction, l'habitation de la famille D. a pour fonction de réunir. Dans cette pièce non cloisonnée, chaque individu doit se sentir solidaire des autres. La télévision est l'instrument privilégié pour parvenir à ce rassemblement. En effet, tout au long de la journée, parents et enfants, parfois les amis intimes, suivent, avec intérêt, le programme diffusé. Certains viennent seulement boire un verre, d'autres sont parfois hébergés. L'espace n'est pas totalement clos, mais la porte est ouverte en priorité aux marginaux.

Il faudrait également compléter cette description par une autre dimension : *le goût de la récupération*. Les biens matériels qui constituent le patrimoine de ces individus proviennent le plus souvent du dépotoir communal. L'aménagement intérieur a été étudié en fonction de cette récupération.

Pour construire cette cabane, j'ai récupéré tous les matériaux au dépotoir, sauf les plaques de fibro et le polystyrène pour l'isolation. Même le ciment qui m'a permis de faire la dalle, je l'ai récupéré. Il était encore bon. Tous les meubles et l'ensemble de mon matériel viennent du dépotoir.

(Monsieur G.)

Cette collecte dépasse quelquefois le cadre des ustensiles strictement nécessaires. Même l'inutile est apprécié à partir du moment où le marché lui donne, ou lui a donné, autrefois, une certaine valeur. Ainsi, la recherche de l'esthétique est-elle stimulée par telle ou telle trouvaille. L'indifférence envers certaines normes n'interdit pas une « stylisation de la vie ». Au contraire, le décor des pièces est loin d'être négligé : tableaux, statues, photographies, représentations du Christ, bibelots de toutes sortes embellissent le cadre de vie et confèrent aux habitations un caractère propre. Ces objets prennent place dans l'intimité intérieure et donnent un sens à la vie quotidienne. Cet espace original est un écran dans lequel les marginaux s'identifient et recherchent une personnalité.

Contrairement à de nombreuses études réalisées en milieu urbain insistant sur la déstructuration des rythmes quotidiens des familles sous-prolétaires¹³, notre observation de terrain, à partir de quelques cas, permet de constater que l'organisation dans l'espace rural est dotée d'une signification particulière et illustre une grande maîtrise du temps. La journée comporte un certain nombre de repères comme l'atteste le discours de cet ancien domestique de ferme :

Le matin, j'aime bien écouter les informations avec mon petit poste de radio. Je bois mon café. Le journal, on n'en achète pas. Après, je vais chercher de l'eau à la fontaine, c'est ma corvée du matin. Je monte tous les matins au bourg faire quelques courses, acheter une ou deux bricoles, puis je me ramasse dans mon terrier. L'après-midi, si personne ne vient me chercher, je me débrouille dans le jardin, je bricole. Je vais autour du bois, j'aime bien aller me promener dans les petits chemins. Même tout seul comme ça, je vais faire un tour (...). Le soir, quand il y a un film qu'est à peu près valable, j'aime bien regarder. On reste là, regarder le film. On discute un peu, on boit un verre de bière ou un verre de vin, ce qu'il y a (...). Puis après, quand on est fatigué, on va se coucher et le lendemain, ça recommence encore pareil. C'est toujours la même chose.

(Monsieur D.)

Il faut insister ici, tout particulièrement, sur la fin de ce passage qui montre de façon claire la régularité de la vie quotidienne : « Le lendemain, ça recommence encore pareil. C'est toujours la même chose. » La vie de ces individus en milieu rural n'est nullement dépourvue d'une perception du temps au sens qu'en donne Gaston Bachelard, « Pour sentir, pour vivre, il faut mettre de l'ordre dans nos actions, en agglomérant les instants dans la fidélité des rythmes, en unissant des raisons pour faire une conviction vitale »¹⁴.

¹³ Colette Pétonnet, par exemple, a montré combien les expulsions et les déménagements successifs en milieu urbain provoquent une déstructuration du mode de vie des familles sous-prolétaires. Voir sur ce point, *Espaces habités. Ethnologie des banlieues*, Paris, Éditions Galilée, 1982, 194 p.

¹⁴ Gaston Bachelard, *La dialectique de la durée*, Paris, P.U.F., 1972: 80.

☒ L'identité parentale

Autre dimension de la marginalité vécue, les conflits qui sont nés dans le contexte de l'assistance prolongée mise en place par les services sociaux censés résoudre les problèmes de ces familles. Malgré l'inconfort généralisé de l'habitation et du cadre de vie de la famille D., les parents ont toujours revendiqué le droit d'élever leurs enfants. C'est un véritable combat qu'ils ont mené depuis le jour où leurs enfants ont été placés dans des institutions et des foyers d'accueil car la séparation signifiant la déchéance parentale leur était absolument insupportable. Même les enfants ont été profondément touchés par ces conflits et n'ont pas toujours suivi les règlements de l'institution qui les prenait en charge.

Quand on allait en vacances avec nos parents, on ne restait pas longtemps. On restait peut-être quinze jours, quelquefois un peu plus. Nous on préfèrait rester plus longtemps, même s'il y avait des problèmes à la maison. Un jour, ma mère a décidé de nous garder. Elle n'aimait pas quand ils revenaient nous chercher. On était toutes d'accord pour rester avec nos parents. On s'est tous mis à courir vers le petit bois. On s'est planqués dans les champs. La D.D.A.S.S. nous a suivis en bagnole. Une grande bagnole blanche commerciale. Ils avaient un haut-parleur et nous disaient comme ça : « Rendez vos enfants, Madame D., il faut rendre vos enfants, ils sont à nous ! »

(Fille, 16 ans)

L'identité parentale est revendiquée par rapport à un espace vécu censé offrir aux enfants les conditions normales pour leur épanouissement. Mais cette revendication jugée légitime par la famille, qui permet de s'affranchir de l'étreinte de la stigmatisation, s'est toujours heurtée à l'interprétation des assistantes sociales voyant dans le mode de vie familial des signes de carence à la fois matérielle et même affective. D'où la réaction très vive des parents :

Les assistantes sociales, je les ai envoyées promener. Elles n'ont pas à surveiller un délégué des écoles libres. J'ai un petit galon, elles n'ont rien à dire ! J'ai dit au juge des enfants : « Les assistantes sociales, c'est une race de guêpe, vous en chopez une, vous en avez quatre ou cinq autres qui vous tournent autour ! Je veux bien m'arranger avec vous à l'amiable, mais je vais vous demander une chose, ne m'amenez plus les assistantes sociales. Les gens comme nous, on a assez de peine comme ça ! »

(Monsieur D.)

Ces conflits qui ont pour enjeu la dignité de la famille constituent un processus de longue durée : confrontés quelques années plus tard à une nouvelle rupture familiale, après le placement en foyer de deux de leurs filles, jugées pour vol, les parents ne pouvant s'y opposer interpréteront ce retrait comme un départ en colonie de vacances sans conséquence grave pour eux.

C'est pas méchant. Ils ne sont pas retirés nos enfants. Ils sont en colonie de vacances. On les a quand même.

(Monsieur D.)

Non, non, nos enfants nous ont été rendus. Définitif. Ils sont en surveillance. À cause qu'il leur arriverait, on ne sait jamais, il y a tellement de choses...

(Madame D.)

L'identité parentale est une dimension essentielle de la lutte quotidienne de ces familles défavorisées pour défendre les avantages d'une inscription culturelle dans un espace spécifique, protégé et maîtrisé. Relativement précaire et cloisonné, ce territoire est en quelque sorte un îlot qui peut offrir des garanties de sécurité et de liberté. La chute en taudis, généralement interprétée comme le symbole d'une déchéance morale ou d'un déclassé, n'est pas vécue comme tel par les intéressés qui mobilisent des défenses pour tenter de « retourner » le stigmaté.

Pour conjurer l'exclusion, ce groupe social s'appuie aussi sur des activités plus ou moins souterraines qui permettent des échanges propices à une véritable insertion sociale.

☒ Travail, échanges et sociabilité

L'organisation de la vie quotidienne dans un milieu précaire impose des rythmes inconciliables avec les exigences du travail productif salarié. Le monde industriel y est perçu de façon négative : refus des horaires et des conditions de production, rejet de certaines normes modernes de consommation. En outre, la perspective d'un niveau de vie plus élevé n'est pas, pour les marginaux, un élément mobilisateur.

Dans la vie, il ne faut pas regarder plus haut que soi, il faut toujours regarder plus bas. Lorsque je vais me promener dans une fête, je m'habille propre forcément, mais je ne vais pas regarder le mieux habillé, je vais toujours regarder le plus mal habillé. J'ai été heureux comme ça (...). Moi, je voulais avoir mon petit chez-moi. Ne serait-ce qu'une cabane en planches, même un petit bout de caravane. Je voulais être tranquille moi, être sur le dos de personne.

Un jour, on dit de moi : « Roger, c'est le bon gars, mais il est un peu naïf ». Naïf, non ! On veut vivre dans la simplicité !

(Monsieur D.)

Le travail salarié ne peut être valorisé, car il implique la rupture progressive de l'équilibre domestique et la perte de l'autonomie. Nous avons remarqué que le statut économique de cette population repose sur un amalgame de ressources marginales : la récupération à la décharge publique, le marché de la ferraille, la vente aux particuliers de produits de la pêche, les travaux occasionnels dans les exploitations agricoles, le jardinage et l'élevage de quelques animaux. Ces activités assurent aux ménages une relative auto-subsistance.

Autrefois, la survie des paysans pauvres dépendait, en grande partie, du glanage et du ramassage de bois mort. Ces pratiques, plus ou moins tolérées, permettaient, en effet, à la population rurale de se nourrir et de se chauffer convenablement. Lorsqu'elles furent interdites, l'émigration se développa rapidement. Le milieu rural offre encore aujourd'hui des avantages considérables pour les marginaux. Les décharges publiques, par exemple, y sont nombreuses alors qu'elles deviennent de plus en plus rares en milieu urbain. (Elles sont remplacées, en effet, par des usines d'incinération des ordures ménagères.) Or, la récupération, et plus particulièrement la collecte des métaux, est une ressource non négligeable pour la population marginale du Pays de Saint-Brieuc.

« Faire la ferraille », pour reprendre une expression courante, est une activité de longue haleine qui nécessite de surcroît une certaine expérience. Reconnaître d'un rapide coup d'œil le carter, l'aluminium, le laiton et le cuivre (principaux métaux récu-

pérés), témoigne d'un certain savoir-faire et d'une authentique adresse. Démonteur les moteurs et les pièces métalliques, trier, ramasser, transporter, transformer, brûler le plastique qui entoure le métal, constituent l'ensemble des tâches quotidiennes d'un ferrailleur. Il s'agit, sans aucun doute, d'un travail astreignant, mais qui n'est pas vécu comme une contrainte. Au contraire, il nécessite des qualités personnelles et correspond pratiquement à une passion. Témoin, cet ancien ouvrier itinérant qui a élu domicile avec sa compagne, dans un abri précaire, un vieux wagon de la S.N.C.F., sur le lieu même du dépotoir communal. Il peut ainsi se servir le premier et livrer, plus rapidement que les autres, les métaux à une entreprise de récupération. Relativement isolé, ce couple vit au rythme des passages des éboueurs ou des particuliers qui viennent déverser les ordures. Maître des lieux, il a aussi officiellement la responsabilité de la garde de la décharge et peut même agir en complicité avec les employés communaux qui, à sa demande, déposent les pièces les plus intéressantes, les moteurs par exemple, à proximité du wagon. Cette collecte a donné naissance à un véritable réseau d'échanges presque souterrain, auquel participent de véritables entrepreneurs. Ceux-ci achètent généralement toute la cargaison transportée. Le prix des métaux varie évidemment suivant les cours et la qualité des produits. Des tensions, liées à des intérêts économiques apparaissent quelquefois sur ce marché. En effet, les gains réalisés sont très variables. Il suffit qu'une entreprise industrielle dépose des panneaux en aluminium, des câbles électriques usagés ou d'autres matériels périmés, pour que la récupération soit très rentable. Mais, finalement, les jours fastes sont peu nombreux. Pour éviter une concurrence malsaine, les récupérateurs se sont répartis les décharges publiques. Il est donc interdit d'intervenir sur le territoire réservé à un individu ou un ménage. Chacun doit rester à sa place. Mais, aussi féconde soit-elle, cette activité représente rarement la seule source de revenus.

Le jardinage est une occupation intense. Cette ressource permet à la famille de constituer des provisions alimentaires nécessaires en cas de difficultés financières. Certains légumes sont conservés dans des bocaux ou dans le congélateur. Le cadre de vie se prête également à l'élevage de poulets et de lapins. Il est même possible d'engraisser un porc. Toutes ces bêtes sont le plus souvent nourries par des déchets récupérés au dépotoir. Les fruits et les yaourts périmés, par exemple, sont généralement jetés en grande quantité et constituent des aliments adaptés à l'élevage. En échange des travaux effectués occasionnellement dans les exploitations, les agriculteurs fournissent du blé, du maïs, de la paille... En fait, cette situation pourrait être comparée à celle des journaliers agricoles qui vivaient autrefois dans des « penn-ti » (bout de maison) loués par le cultivateur. Ils bénéficiaient d'une crèche et d'un champ. Pour « gagner leur harnais », c'est-à-dire pouvoir utiliser personnellement le cheval de la ferme, ils devaient effectuer, en moyenne, six journées chez le cultivateur. Peu de fermes payaient les journaliers en espèces. Il s'agissait surtout d'un échange de services.

Aujourd'hui encore, la famille D. entretient des relations fréquentes avec les agriculteurs. Contrairement à la situation précédemment décrite, l'occupation des lieux ne fait pas, ici, l'objet d'un contrat de location. L'exploitant agricole propriétaire du terrain nous a avoué que cette parcelle, relativement exiguë, ne l'intéressait pas. En ce qui concerne l'habitation (squattée), elle appartiendrait à un ancien maraîcher totalement désintéressé par cette propriété sans valeur. Ce territoire de relative auto-subsistance correspond donc, en quelque sorte, à un espace de tolérance où l'on accepte encore, plus ou moins, l'inadaptation à la modernité.

Dans le Pays de Saint-Brieuc, les pauvres ont toujours misé, du moins en partie, sur *les ressources de la marée*. Les travailleurs de l'agriculture se déplaçaient sur le littoral, pour pêcher des coquilles Saint-Jacques, des praires ou encore, de façon plus courante,

des moules. Ces produits étaient souvent vendus dans les fermes. Monsieur G. consacre toujours une grande partie de son temps à cette activité. À chaque marée, il pêche, environ, vingt kilos de moules et effectue aussitôt après, sa livraison à domicile. Il avoue être généralement bien reçu par les particuliers. Il effectue ce travail trois ou quatre fois par semaine et le gain d'une marée s'élève environ à 100 francs. Cette activité lui vaut une assez bonne réputation. Il se démarque ainsi très nettement du clochard ou du fainéant livré à la débauche. On l'appelle « le marchand de moules », qualificatif légèrement péjoratif, mais qui, dans un sens, ne déplaît pas à l'intéressé. Ce surnom est en fait la reconnaissance sociale d'une fonction précise permettant de conserver une certaine dignité.

Vivant près de la mer, le couple C. s'est spécialisé dans la pêche à la coquille. L'homme parcourt chaque matin le chemin des douaniers qui se trouve dans le prolongement de son domicile. Il surveille les bateaux de pêche et observe avec précision les endroits exacts où ceux-ci déversent les excédents de coquilles avant de rentrer au port. À marée basse, avec son épouse, il pourra les repêcher facilement et faire valoir ses capacités auprès des autres pêcheurs moins organisés. Avec un équipement relativement archaïque, il pêche ainsi plusieurs kilos de coquilles, ce qui lui permet d'être intégré dans un groupe qui se retrouve quotidiennement. Les coquilles sont ensuite vendues dans le quartier et, généralement, les particuliers apprécient ces produits frais. Ainsi, tout un réseau d'échanges et de sociabilité se crée autour de cette pêche vécue non pas comme une « activité-à-côté » mais comme un véritable travail.

Comme le récupérateur de ferraille qui cherche à se hisser au rang des travailleurs, le pêcheur de moules ou de coquilles qui vend sur un marché veut aussi, implicitement, faire reconnaître ses qualités dans son environnement. Exercé parfois dans une semi-clandestinité, ce travail informel donne un sens à leur existence. Certes, les revenus dégagés sont précaires, mais ils représentent symboliquement un salaire difficilement gagné et permettent de côtoyer d'autres travailleurs avec dignité. Ainsi, l'inadaptation aux normes de production et de consommation modernes est-elle compensée par ce « bricolage » de la vie quotidienne.

Le monde dans lequel vivent ces individus n'est pas totalement clos. L'espace vécu de la marginalité, aussi structuré soit-il, est complété par un espace de sociabilité. Les commerces, les cafés, les entreprises, les agriculteurs, les particuliers, etc., forment le système de passerelles multiples à partir duquel les marginaux tissent des relations sociales. Pour Monsieur D., qui perçoit une pension d'invalidité, le bénéfice réalisé par la récupération ne couvre pas directement les dépenses de sa famille. Ce petit pécule sert comme argent de poche et permet de retrouver d'autres travailleurs dans les cafés, de boire un verre, de jouer au loto ou au tiercé. Par ces échanges quotidiens, ces individus cherchent à se faire remarquer. Ils exercent parfois des fonctions bouffonnes pour se singulariser et retrouver, dans une certaine mesure, la place et le statut qu'ils ont partiellement perdus. Ainsi, dans les cafés, Monsieur D. raconte des histoires comiques pour divertir son entourage, tandis que son épouse, encouragée par les participants, n'hésite pas à danser au rythme de la musique. Ils se distinguent très nettement des autres par leurs attitudes, leurs manières d'attirer l'attention : ils se donnent facilement en spectacle et plusieurs personnes se réunissent aussitôt autour d'eux. L'inclusion reste malgré tout ambiguë car ces individus ne sont à l'abri ni de l'humiliation, ni de la dérision et ne peuvent vraiment échapper à la situation globale, fortement défavorisée, dans laquelle ils doivent vivre. Cependant, l'autonomie d'action dont ils bénéficient, aussi minime soit-elle, permet des manipulations adroites pour ne pas être confrontés en permanence à leur échec et au désaveu social.

▣ Les ressources de l'imaginaire

Les tentatives de « retournement » du sens de la marginalité passent, nous l'avons vu, par une résistance au stigmat, mais une fois épuisées les ressources ordinaires de ce « bricolage », l'individu « en marge » n'en reste pas là. Il est alors possible d'analyser, lorsque l'enquête s'y prête, le rapport à l'imaginaire. Or, Monsieur D., remarquable conteur, est aussi écrivain. Bien qu'analphabète ou presque, il dicte à sa femme des poèmes et contes dans lesquels il se met en scène. L'œuvre essentielle, « La roue de la mort », est presque une autobiographie. Ce document est écrit en réaction contre la misère et le système d'exploitation des orphelins dans les fermes. C'est une histoire émouvante qui s'achève dans un monde presque féérique. Comme compensation symbolique à la pauvreté, les orphelins retrouvent dignité et prospérité tandis que les autres, les gérants de la ferme, sont à leur tour acculés à la misère. Dans ce conte, l'auteur, qui joue le rôle de protecteur, oppose la violence des gérants à l'amitié et à l'unité des enfants. Par une communion affective, les orphelins jadis victimes de l'isolement peuvent résister à leurs patrons. Par l'intermédiaire d'une comtesse, qui prend le parti des enfants, la justice est rendue, mais il est clair pour l'auteur qu'un événement surnaturel s'est produit après la mort tragique et scandaleuse d'une orpheline :

On a eu l'impression au moment où elle est décédée de voir comme un coup de tonnerre et d'éclair; les nuages se fendre. On voyait Marthe monter dans le ciel avec une belle robe bleue, les mains jointes. Les nuages et le ciel bleu s'ouvraient pour laisser apparaître une croix blanche. Marthe rejoignait cette croix avec sa robe bleue. Les nuages se refermèrent derrière elle.

Par la Justice Divine, Monsieur D., qui puise dans ses souvenirs et transforme un peu son histoire personnelle pour la rendre acceptable, échappe aux rapports de force d'ici-bas et accède ainsi à un état de grâce. Lui, le protecteur des faibles est enfin récompensé et nous pouvons faire l'hypothèse que les ressources de l'imaginaire, mises en œuvre dans le cas présent, ont pour fonction essentielle de rendre l'existence humaine plus équilibrée en dissimulant progressivement l'importance effective de la stigmatisation au niveau de la construction de la personnalité.

Plusieurs thèmes apparaissent dans le recueil de poèmes mais il semble que certains ne soient que le prolongement de « La roue de la mort », à savoir la dénonciation de l'exclusion sociale et de l'injustice humaine. Par contre, d'autres poèmes sont centrés sur le thème de l'amour de la nature. Faisant preuve d'une grande sensibilité, l'auteur veut montrer que la vie à la campagne est source d'inspiration. Malgré l'isolement qu'il connaît, la vie dans un cadre tranquille et reposant permet, selon lui, de suivre les rythmes de la nature et d'être pleinement poète... et par là même reconnu comme tel. Ainsi la vie en taudis, à proximité du dépôt, est présentée comme un retour à la nature, aux bénéfices de la campagne stimulant la réflexion et l'inspiration poétique. Cette compensation à la situation objective est aussi une retraduction en thèmes valorisés par la société globale.

L'observation de quelques cas ne permet pas, loin s'en faut, d'interpréter, au sens large, le phénomène de marginalisation dans les sociétés modernes. Les chercheurs qui ont tenté de fonder une théorie macro-sociologique de la marginalité sociale en sont restés, le plus souvent, à des notions très approximatives n'apportant guère d'éclairage original sur la question. Par contre, l'approche culturaliste nous semble être une voie particulièrement féconde lorsqu'elle prolonge l'analyse des conditions objectives et lui donne son véritable sens. En dégageant le sens subjectif visé par les acteurs sociaux

en relation avec un espace vécu, elle permet d'apprécier le rapport complexe entre la marginalité subie après un déclassement, et la reconstruction d'un cadre culturel tolérable dans un milieu fortement défavorisé.

RÉSUMÉ / ABSTRACT

Déclassement, marginalité et résistance au stigmate en milieu rural breton

Dès le début des années cinquante, l'apparition de nouvelles normes et structures sociales en milieu rural breton va conduire au déclassement d'une population d'anciens domestiques de ferme. Déshérités par inadaptation de leur qualification et de leur culture pratique du travail de la terre, ces travailleurs sont aussi discrédités par les nombreux échecs qui ont jalonné leur existence. L'issue logique à cette situation est d'accepter l'exclusion sociale et de vivre dans un monde défavorisé, mais ces individus mobilisent des défenses pour résister au stigmate. Ils reconstruisent un cadre culturel tolérable dans un espace contrôlé par l'expérience des échanges et des activités quotidiennes et parfois grâce aux ressources de l'imaginaire. En accédant à une identité positive, ils réussissent, au moins partiellement et symboliquement, à retourner le sens de leur marginalité.

Class Status Loss, Marginalisation and Resistance to Social Stigma in Rural Brittany

In the early 50's, the appearance of new social norms and structures in the country life of rural Brittany led to the loss of class status of a population of former farm laborers. Having qualifications and practical abilities no longer required these laborers cope with difficulty with the demands of modern life and also have lost part of their reputation through the many failures which have stood out as landmarks in their lives. The logical outcome of this situation is the acceptance of exclusion from society and of life in an underprivileged world, but these people have summoned up all their strength to withstand the stigma. They are rebuilding a tolerable cultural environment in a space ruled by the experience of daily dealings and activities and, occasionally, by using the resources of their own imagination. In achieving a form of self respect, they manage, at least in a partial and symbolic way, to reverse the meaning of their life as people living on the fringe of society.

Serge Paugam
 Université de Haute-Bretagne
 6, avenue Gaston-Berger
 35043 Rennes Cedex
 France